

# Chemins d'exil

Écrivains, philosophes, ils furent contraints par le pouvoir ou la guerre de quitter leur pays. Leurs terres d'accueil furent le décor de leur méditation sur l'éloignement, la vérité, la liberté. Certains y sont morts, d'autres ont connu la joie du retour et leurs œuvres restent profondément marquées par l'épreuve de l'exil.

## Georges Bernanos

[1938-1945]

### Sous le soleil de Barbacena

À la veille des accords de Munich, l'écrivain s'expatrie au Brésil. Dans les terres, au cœur d'un paysage sévère, il trouve une patrie intérieure.

ALEXANDRE DEVECCHIO @AlexDevecchio  
ENVOYÉ SPÉCIAL AU BRÉSIL

« Gambiarra, retenez bien ce mot. Au Brésil, tout est toujours Gambiarra! », se lamente Edson Brandao, l'attaché culturel de Barbacena. « Gambiarra », l'expression est typiquement brésilienne, cependant on pourrait la traduire en français par « improvisation ». Le Brésil est le pays de l'improvisation. En particulier lorsqu'il s'agit d'organiser une Coupe du monde de football ou des Jeux olympiques. Mais même la simple visite d'un musée peut s'avérer être une aventure! Sur les traces de Georges Bernanos, le voyageur pensait avoir fait le plus difficile en parvenant jusqu'au chemin de la Croix-des-Âmes. À 10 000 km de la France, sur les hauts plateaux du Minas Gerais dans la ville de Barbacena. Là même où, entre 1940 et 1945, au cœur des soubresauts de la Seconde Guerre mondiale, l'écrivain s'était installé dans une petite ferme. Mais pour pénétrer à l'intérieur de l'ancienne fazenda, encore fallait-il trouver la clef! À la mairie, personne n'était au courant. Edson Brandao, qui s'était proposé de lui servir de guide, commençait lui-même à désespérer. Cela faisait près d'une heure qu'ils exploiraient le bidonville ceinturant l'ancienne ferme autrefois isolée à la recherche du précieux sésame. Mis à part les baraquements misérables, la favela n'avait rien de commun avec les quartiers brûlants de Rio. Plutôt tout à voir avec un village corse. Ici, tout le monde se connaît. Et tout le monde connaît un voisin qui connaît un voisin qui connaît un voisin qui peut-être pourrait savoir où se trouvent ces maudites clefs...

L'esprit d'improvisation a été au cœur du périple de Georges Bernanos au Brésil. De Marseille, où l'écrivain a embarqué pour l'Amérique du Sud en juillet 1938, à la Croix-des-Âmes, où il s'est installé à partir de 1940, la route a été semée d'imprévus et pleine de détours. L'écrivain Sébastien Lapaque a raconté avec passion cette odyssée dans son essai, *Sous le soleil de l'exil* (Grasset). Deux mois avant les accords de Munich, c'est la honte, que lui inspire la trahison des clercs face à la montée du fascisme et du nazisme, qui pousse Bernanos à quitter la France. Depuis la guerre d'Espagne, l'écrivain met en garde l'Europe contre le péril totalitaire quel qu'il soit. « *Triple corruption nazie, fasciste et marxiste n'avait presque rien épargné de ce qu'on m'avait appris à aimer* », écrit-il. Bernanos entend demeurer une conscience et une voix libre : « *Pensez à moi comme à une espèce de voyageur, d'aventurier...* » À la manière des utopistes du XIX<sup>e</sup> siècle, il envisage d'abord de fonder une colonie au Paraguay. Mais, enthousiasmé par le Brésil, il renonce vite à ce rêve d'enfance. Ces sept ans d'exil commencent par deux longues années d'errance avec toute sa tribu, sa femme et ses six enfants. De maison en maison, d'est en ouest, de ville en ville : Rio, Itaipá, Vassouras, Juiz de Fora. A Pirapora, à 800 km au nord de Rio de Janeiro, au-delà de la dernière station de chemin de fer, il se rêve en éleveur de vaches. L'expérience ne dure que sept mois. La terre qu'il a acquise est infertile et les câlins doivent son bétail. C'est son ami, l'ancien ministre des Affaires étrangères, Virgilio de Melo Franco, qui lui suggère de prospecter à Barbacena, ville industrielle de 40 000 habitants située à 290 km de Rio. Lors de sa première visite, il n'est pas séduit par la propriété. C'est en découvrant le nom de la ferme qu'il se décide brusquement pour l'acquisition. « *Cruz das Almas* », cela ne pouvait que plaire au poète mystique. Il en fit le titre de son recueil d'articles de guerre : *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*.

« *Pensez à moi comme à une espèce de voyageur, d'aventurier...* » À la manière des utopistes du XIX<sup>e</sup> siècle, il envisage d'abord de fonder une colonie au Paraguay. Mais, enthousiasmé par le Brésil, il renonce vite à ce rêve d'enfance. Ces sept ans d'exil commencent par deux longues années d'errance avec toute sa tribu, sa femme et ses six enfants. De maison en maison, d'est en ouest, de ville en ville : Rio, Itaipá, Vassouras, Juiz de Fora. A Pirapora, à 800 km au nord de Rio de Janeiro, au-delà de la dernière station de chemin de fer, il se rêve en éleveur de vaches. L'expérience ne dure que sept mois. La terre qu'il a acquise est infertile et les câlins doivent son bétail. C'est son ami, l'ancien ministre des Affaires étrangères, Virgilio de Melo Franco, qui lui suggère de prospecter à Barbacena, ville industrielle de 40 000 habitants située à 290 km de Rio. Lors de sa première visite, il n'est pas séduit par la propriété. C'est en découvrant le nom de la ferme qu'il se décide brusquement pour l'acquisition. « *Cruz das Almas* », cela ne pouvait que plaire au poète mystique. Il en fit le titre de son recueil d'articles de guerre : *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*.

« Ce ne sont pas vos intellectuels qui m'ont fait comprendre vos paysans, ce sont vos paysans qui m'ont fait comprendre vos intellectuels »

GEORGES BERNANOS



L'église de Notre-Dame de la Miséricorde, à Barbacena. Les hauts plateaux du Minas Gerais dans la ville de Barbacena où s'était installé l'écrivain entre 1940 et 1945 (ci-dessous).

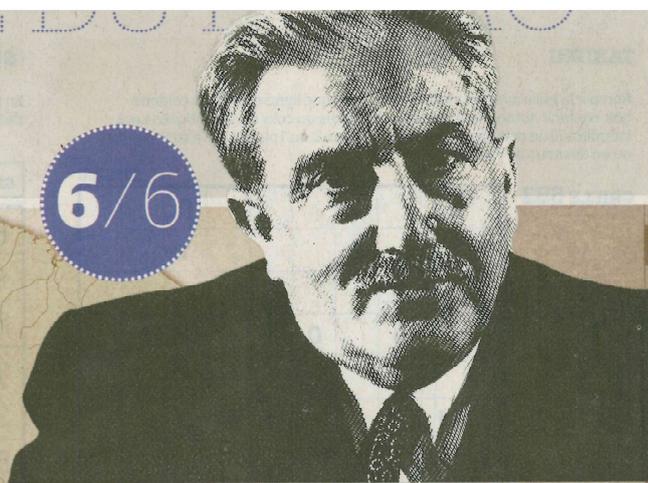
Bernanos a parcouru le Brésil à pied, à cheval, en chemin de fer. Le voyageur s'est contenté d'acheter un billet à la gare routière de Novo Rio : direction Barbacena. Au-delà des routes en lacet et des collines verdoyantes de la Serra dos Orgaos, l'autocar le conduit dans un Brésil qui ne figure pas sur les cartes postales : celui de l'intérieur. Un Brésil de western où la terre est ocre et les arbres tordus par la soif. Le cow-boy catholique n'était pas venu en touriste. Contrairement à Stefan Zweig, Bernanos n'était pas à la recherche d'un éden luxuriant, mais « *d'un pays où le climat est assez dur pour penser sans distraction* ». D'une patrie intérieure pour échapper aux folies de son siècle et au nihilisme radical de la civilisation moderne naissante. Cette patrie, Bernanos la trouvera, loin des couleurs éclatantes de Rio, dans un environnement sévère. Et surtout auprès du peuple mineiro dont il célèbre la simplicité et la noblesse d'âme dans *Lettre aux Anglais*. « *Votre peuple grandit comme un arbre, ou se compose comme un poème, par une sorte de nécessité intérieure, auquel le monde*

« *Votre peuple grandit comme un arbre, ou se compose comme un poème, par une sorte de nécessité intérieure, auquel le monde*

moderne ne comprend absolument rien, parce que précisément, il n'a pas de nécessité intérieure », écrit-il. Ou encore : « *Ce ne sont pas vos intellectuels qui m'ont fait comprendre vos paysans, ce sont vos paysans qui m'ont fait comprendre vos intellectuels, voilà la vérité.* » « *Quand tant de ses pairs ont voulu découvrir le Brésil en étendue, Bernanos a cherché à le comprendre en profondeur* », résume Sébastien Lapaque. Barbacena compte désormais plus de 100 000 habitants. Le voyageur contemple de loin la maison blanche aux volets bleus de Bernanos, frustré d'échouer si près du but. Il faut improviser toujours. Escalader le portail en bois. L'allée est longue d'eucalyptus plantés par Bernanos lui-même. Au milieu de la cour, une grosse pierre qui servait de promontoire à l'écrivain lorsqu'il montait son pur-sang anglais, Oswaldo. Bernanos avait eu les jambes brisées par deux accidents de moto. Le voyageur s'imagine les cris et les cavalcades des enfants autour de la maison. Puis venant l'accueillir, Bernanos en personne, chaussé de longues bottes et coiffé d'un chapeau à large bord. Carrure de géant appuyé sur des cannes, moustache de cavalier, yeux bleu mélancoliques... Edson Brandao vient extraire le voyageur de son songe. Le rumeur dans le village corse s'est propagée : on vient leur ouvrir!

Dans le hall de la maison familiale, un buste en bronze de l'écrivain, des photos de ses petits-enfants brésiliens. Après la fin de son exil, sa fille, Chantal, et sa petite-fille, Marie-Madeleine, restèrent en Amérique du Sud. Conservé comme une relique, un morceau de la table du Café Colonial. Bernanos venait chaque jour dans ce bistrot du centre-ville au galop. Attachait Oswaldo à un anneau fixé sur le trottoir avant de s'installer toujours à la même table pour travailler ou deviser. Il était entouré d'un petit cénacle qui partageait ses éclats de rire et de voix. Assistait à ses explosions de colère aussi. Le monde moderne a en raison du Café Colonial, désormais reconverti en agence bancaire.

Le petit salon, situé à droite de la porte d'entrée, est sans doute le lieu le plus émouvant de la Croix-des-Âmes. Les visiteurs peuvent y admirer une édition originale de *La Prière à Jeanne d'Arc* rédigée par Bernanos. Ainsi qu'un immense drapeau bleu-blanc-rouge frappé de la croix de Lorraine. Ses fils aînés ont rejoint les Forces françaises libres : Yves en juin 1941, Michel en



6/6

octobre 1942. Attaché à son indépendance, Bernanos, lui, refusa toujours d'appartenir aux organisations officielles de la France libre, mais soutint la Résistance et le général de Gaulle dès le 18 juin. Les années 1940-1945 sont pour lui celles de « *la révolte de l'esprit* ». À 52 ans, il renoue avec le journalisme et multiplie les écrits de combat : pour la presse brésilienne, la BBC, pour le bulletin de la France libre de Rio. Ses articles sont repris dans les cahiers clandestins de *Témoignage chrétien*. Les autres pièces du bâtiment présentent moins d'intérêt. Une grande salle à manger où pouvait se réunir toute la tribu. Une chambre spartiate avec un bureau de travail. Les anciennes écuries et dépendances agricoles ont été transformées en bibliothèque et en école de danse pour les gamins du quartier.

#### Pétri d'espérance chrétienne

Au Brésil, Bernanos, l'ancien camelot du roi, a rompu définitivement avec son passé maraïssin. Avec son antisémitisme de jeunesse, lié à son anticapitalisme et son anticléricalisme, également. À l'heure du racialisme nazi, l'auteur de *La Grande Peur des bien-pensants* a compris que sa distinction entre « *antisémitisme politique* » et « *antisémitisme viscéral* » est devenue meurtrière. Signe de cette évolution, sa rencontre fraternelle avec le grand écrivain Stefan Zweig à Barbacena en février 1942, trois ou quatre jours avant le suicide de ce dernier. Pétri d'espérance chrétienne, Bernanos veut croire à un avenir meilleur pour l'Europe. Juif athée, l'auteur du *Monde d'hier* n'en a plus la force.

C'est à la toute fin de son exil brésilien, en 1944, que Bernanos accouche de l'une de ses œuvres les plus marquantes et visionnaires : *La France contre les robots*. Après six longues années passées de l'autre côté de l'océan dans l'humilité d'une vie de fermier, il portait un regard distancé sur le Vieux Continent. Avant tous ses contemporains, avant même George Orwell dont le *1984* ne sortira que deux ans plus tard, il avait pressenti la déshumanisation de l'homme et l'uniformisation du monde par la technique et le marché. « *Un monde dominé par la Force est un monde abominable, mais le monde dominé par le Nombre est ignoble. Le Nombre crée une société à son image, une société d'êtres non pas égaux, mais pareils, seulement reconnaissables à leurs empreintes digitales.* » *La France contre les robots* semble avoir été écrit aujourd'hui.

« *Bernanos, votre place est parmi nous* », c'est un télégramme du général de Gaulle qui le persuade de rentrer en France. Deux jours plus tard, le 31 mai 1945, Bernanos embarque sur un bananier hollandais avec sa femme et quatre de ses six enfants. A contrecoeur. Car l'écrivain n'est plus un étranger au Brésil. Il s'y est enraciné. « *Le Brésil n'est pas pour moi l'hôtel somptueux presque anonyme, où j'ai déposé ma valise en attendant de reprendre la mer et de rentrer chez moi : c'est mon foyer, c'est ma maison...* », écrit-il. Bernanos dit adieu à Rio en gravissant une dernière fois le Corcovado. Sept décennies plus tard, les boutiques de souvenirs ont poussé tout autour. On y vend des cartes postales, des maillots de Neymar et des porte-clés en forme de Christ rédempteur. Au sommet, les touristes font des selfies avec ce dernier. Cependant, le panorama est toujours aussi grandiose. Le voyageur surplombe la ville entière ainsi que la forêt vierge qui galope vers l'océan. Ici, la plage d'Ipanema. Là, le stade du Maracana où la Selecao a joué tant de matchs mythiques. Plus loin la baie de Guanabara et son fameux Pain de sucre qui se dresse devant Rio comme la statue de la Liberté devant New York. Le voyageur veut immortaliser l'instant par une photo. Il a le réflexe de chercher son smartphone au fond de sa poche. Un instant, il a oublié sa mésaventure de Copacabana où, tel un vulgaire touriste, sur la plus belle plage du monde, il s'est fait voler carte de crédit et téléphone portable. Cela fait presque une semaine qu'il n'est plus assailli de messages. Heureux, il contemple l'immensité. Il pense aux mots de l'écrivain vagabond dans *La France contre les robots*. « *On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration contre toute espèce de vie intérieure ! Hélas la liberté n'est pour tant qu'en vous, imbéciles !* »

#### Bio EXPRESS

**1888**  
Naissance le 20 février dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

**1926**  
Parution de *Sous le soleil de Satan*, son premier roman.

**1938**  
*Les Grands Cimetières sous la lune*, violent pamphlet antifranquiste écrit durant la guerre civile espagnole. Exil au Brésil.

**1944**  
*La France contre les robots*.

**1948**  
Mort à Neuilly-sur-Seine.

RETROUVEZ LUNDI :  
Villes fantômes : Pripiat, la Pompé nucléaire soviétique